

Le dernier amour du lieutenant Petrescu de Vladimir Lortchenkov

Samuel Mercier

Number 262, Fall 2017

Révolution russe de 1917 : retentissements et silences

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/88359ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Mercier, S. (2017). Review of [*Le dernier amour du lieutenant Petrescu de Vladimir Lortchenkov*]. *Spirale*, (262), 48–49.

QUI EST VLADIMIR LORTCHENKOV ?

PAR SAMUEL MERCIER

LE DERNIER AMOUR DU LIEUTENANT PETRESCU

de Vladimir Lortchenkov

Agullo Éditions, 2016, 317 p.

Un certain mystère entoure Vladimir Lortchenkov. D'origine russe, mais né en Moldavie, l'écrivain aurait migré à Montréal en 2014 pour fuir le climat social tendu dans son pays. La légende voudrait qu'il se soit trouvé dans le pétrin suite à la publication de son roman *Des mille et une façons de quitter la Moldavie* (2008). Une interrogation par les autorités à propos du caractère peu patriotique de son livre ajoutée aux tensions nationales déjà vives (exacerbées par le conflit ukrainien) l'aurait poussé à fuir son pays, direction le Québec. C'est du moins ce que semblent indiquer les éditions Mirobole sur leur site web. Inconnu du milieu littéraire local, il pratiquerait, dit-on, le métier de débardeur au port de Montréal.

Je ne sais si tout cela est vrai, plusieurs choses demeurent à éclaircir. D'abord, qui est ce Lortchenkov? Et pourquoi passe-t-il incognito dans une ville qui a tendance à se vanter des moindres petits succès de ses écrivains? Surtout que, dans son cas, ces succès ne sont pas exactement petits. On parle, par exemple, d'une nomination au prix Médicis en 2014 et d'une œuvre déjà traduite en plusieurs langues. Rien de banal, en somme.

Un roman ferronien

Son plus récent roman traduit en français, *Le dernier amour du lieutenant Petrescu*, paru chez Agullo en 2016, montre que nous avons affaire à un écrivain de poids. Dans un style kafkaïen qui n'est pas sans rappeler les satires politiques d'un Jacques Ferron ou d'un Mordecai Richler, s'il faut citer les exemples locaux, Lortchenkov trace un portrait dévastateur de la Moldavie postsoviétique.

Dans un régime nouvellement conquis à la lutte contre le terrorisme, un employé d'un restaurant de kebabs du nom d'Oussama Ben Laden (c'est



une coïncidence) se verra traqué par un système policier grotesque. Le lieutenant Petrescu, agent des services secrets, se retrouve malgré lui mêlé à l'affaire à cause de son goût pour les kebabs et de sa relation malencontreuse avec l'amante d'un responsable du SIS, sorte de KGB local.

S'ensuit un chassé-croisé politique où se mêlent de faux complots d'assassinat contre le dirigeant de la Transnistrie, une visite de Dick Cheney visant à annoncer en grande pompe la collaboration moldave dans la guerre au terrorisme et un clochard invité à se faire passer pour un général dans une

réception de mariage ; autant d'événements qui dévoilent une sorte de bêtise ordinaire qui se serait infiltrée un peu partout dans l'appareil étatique moldave.

À ce titre, le nom du principal protagoniste, Sergueï Konstantinovitch Petrescu, «*trop russe pour les Moldaves et exagérément moldave aux yeux des Russes*», incarne à lui seul une sorte d'*ethos* modalve schizophrénique - du fait d'être fils de Constantin (le «vitch» russe) et fils de Pierre (le «scu» roumain), c'est-à-dire entre l'influence russe de Moscou et de l'orthodoxie, l'héritage ottoman d'Istanbul, les origines roumaines de plusieurs Moldaves et le berceau fantasmé du nationalisme roumain qu'est la Rome de saint Pierre.

LE MERDIER EST-EUROPÉEN QUI EST CELUI DU DERNIER AMOUR DU LIEUTENANT PETRESCU A PEUT-ÊTRE FINI PAR EMPORTER TOUT CE QUI POUVAIT RESTER DE LA NOSTALGIE SOVIÉTIQUE.

Et 1917 dans tout ça ?

L'anniversaire d'Octobre 1917 est un lieu de mémoire embarrassant parce que discrédité un peu partout. Un siècle plus tard, autant la droite aura rangé cette date dans le grand tiroir totalitaire, autant la gauche y verra un moment de renversement rapidement emporté par la répression de Kronstadt, Staline et toute la décadence soviétique. Alors que les partis communistes à l'Ouest comme à l'Est étaient nombreux à souligner Octobre au XX^e siècle en entonnant l'*Appel du grand Lénine*, il ne reste aujourd'hui plus grand-chose de cet espoir ou de cette nostalgie révolutionnaire.

Le merdier est-européen qui est celui du *Dernier amour du lieutenant Petrescu* a peut-être fini par emporter tout ce qui pouvait rester de la nostalgie soviétique. Lortchenkov nous montre un État où les méthodes tchékistes sont encore employées au nom de la «*saine tradition*», et où l'idéal communiste condamné pour ses échecs a cédé le pas à un nationalisme d'autant plus ridicule que la Moldavie est, en elle-même, une drôle d'invention, ni véritablement ottomane au temps de la Bessarabie ni entièrement roumaine, et jamais vraiment russe.

Toute la région est actuellement dans ce même pétrin, et il suffit de traverser la frontière pour voir l'Ukraine qui s'égaré entre Donetsk, la Crimée et un gouvernement central dans lequel on peine à voir

l'esprit d'Euromaïdan. Que ce soit en Hongrie avec Oban et sa dérive autoritaire, en Roumanie avec le PSD qui s'accroche au pouvoir, ou en Pologne avec la droite populiste du PIS qui s'en prend aux libertés individuelles et aux médias, les vieilles méthodes semblent avoir la cote en Europe de l'Est. Ajoutez à cela Vladimir Poutine qui joue sa Catherine de Russie en se mêlant de politique régionale, et vous vous retrouvez, bien loin des grandes ambitions révolutionnaires, perdu quelque part entre sentiment antirusse, petits nationalismes de basse-cour et totalitarismes tièdes.

C'est à cette grande valse que nous convie Lortchenkov avec ses protagonistes corrompus, médiocres et ridicules, hérauts d'une minuscule Moldavie qui voudrait s'imaginer en plein centre de la guerre au terrorisme. Surnageant dans ce tohu-bohu, Petrescu, sa maîtresse Natalya et un journaliste d'origine russe baptisé Vladimir Lorinkov, sorte de double de l'auteur, sont appelés à se côtoyer. L'un devient le protagoniste du roman que Lorinkov écrit, et tous trois cherchent à se sortir du délire dans lequel ils sont jetés par les services secrets.

Éloge de la fuite

Fuir Chisnau devient pour les trois personnages une manière d'échapper aux foudres du SIS, mais aussi un geste de révolte porté par le dernier amour du lieutenant Petrescu, Natalya, libertaire tant en amour que dans son déni de la politique. En ce sens, Lortchenkov offre une voie de salut aux délires autoritaires et sécuritaires qui se situerait dans la fuite à la fois physique et symbolique. L'écriture et l'amour deviennent alors deux remèdes à l'absurdité du monde et à l'imbécillité de pouvoirs qui enfoncent davantage l'humanité dans le cycle des répressions.

Cent ans après 1917, les rouges et les blancs ont peut-être fini par prendre la même teinte jaunie que les vieux livres d'histoire ; et une région tout entière ne se souvient que des délires et des excès qui ont suivi cette révolution. Alors que la fin de l'Union soviétique aurait pu marquer une ère nouvelle, avec son entrée «*glamourisée*» dans la supposée grande marche du progrès capitaliste et libéral, elle a plutôt mené, pour plusieurs, à la multiplication des bassesses nationales, des conflits ethniques larvés et d'un autoritarisme bien classique.

Loin d'être nostalgique, Lortchenkov pointe du doigt la généralisation de cette catastrophe et sa drôlerie involontaire. À cette petitesse ordinaire, il oppose une libération par l'amour, le rire et la littérature, loin des drapeaux et des faux maîtres. ■

